

Christine Angot

## La Nuit sur commande

Stock

*À Léonore*

J'ai grandi dans une petite ville, Châteauroux, où la fréquentation de l'art se résumait à la visite du musée municipal. J'ai appris longtemps après l'avoir quittée qu'il abritait des œuvres de Camille Claudel. Je ne les connais pas. Le seul tableau dont je me souviens et que je revois vaguement, parce qu'on s'arrêtait devant, est le portrait du général Bertrand. Le musée portait son nom. Il en était le fondateur.

Un des lieux de promenade de la région était la maison de George Sand à Nohant. On s'arrêtait devant un portrait d'elle habillée en homme, les cheveux en bandeau, fumant la pipe. Il se trouvait dans un salon du rez-de-chaussée, au-dessus d'une commode.

Ma mère et moi avons déménagé à Reims. Où j'ai passé mon adolescence. J'ai découvert la cathédrale, l'ange au sourire. Le palais du Tau. Le musée municipal et la collection des Corot. Il y avait une série de salles en enfilade, au premier étage, dont les murs étaient couverts d'une infinité de forêts, de chemins creux, de verts sombres et de troncs d'arbres à l'écorce peinte de façon si nuancée, du plus clair au marron le plus noir, qu'elle en évoquait la réalité.

Mon père, que j'ai rencontré à ce moment-là, et qui habitait Strasbourg, me rendait visite ou passait me chercher en voiture. On s'arrêtait sur la route chaque fois qu'il y avait quelque chose à voir. L'apprentissage des termes d'architecture et la traduction des inscriptions latines, sur les bâtiments ecclésiastiques ou civils, faisaient partie de la promenade. Et alternaient avec l'inceste que je subissais au retour à l'hôtel.

Après le bac je me suis inscrite en fac de droit. J'ai rencontré Claude avec qui je me suis mariée. Il préparait le Capes d'anglais. On a vécu ensemble dix-huit ans. Léonore est notre fille. À Reims, il y avait une galerie, dont la propriétaire avait vécu avec Othon Friesz. Un peintre fauve accusé de collaboration après la guerre. Elle nous montrait le dessin d'un couple qui s'embrassait, en nous disant que c'était comme ça qu'il la prenait. Quand un client entra dans la boutique, ses arguments de vente étaient la qualité décorative de l'œuvre et la cote de l'artiste au Bénézit.

J'ai commencé une psychanalyse, et commencé à écrire. J'ai interrompu mes études, les ai reprises. J'ai obtenu un DEA de droit international, mon mémoire portait sur l'imputabilité des crimes contre l'humanité en droit international public.

Claude et moi nous sommes plus ou moins séparés. Je suis allée à Bruges pour me spécialiser en droit européen. J'ai vu des tableaux de Memling, de Cranach, de Bruegel, de Jérôme Bosch. À la bibliothèque au lieu de travailler, je corrigeais mon manuscrit. Plus le temps passait, plus mes chances de réussir s'amenuisaient. Je n'ai rien fait pour inverser les choses. Mon retard est devenu irrattrapable. Je suis retournée à Reims, j'ai demandé à ma mère de taper mon manuscrit. Et l'ai envoyé à des éditeurs.

J'ai rejoint Claude à Nice. Où il avait obtenu un poste à l'université et préparait l'agrégation. Pendant longtemps, j'ai gardé les deux idées dans la tête, écrire ou travailler, en me disant qu'il n'y avait pas de choix à faire. On m'encourageait dans ce sens pensant que j'allais me lasser, ou mener une carrière d'écrivain en parallèle d'une vie professionnelle. Je lâchais les uns après les autres tous les emplois que j'occupais. La solution de l'écriture a fini par apparaître comme une sorte de plan B. De ressource qui ne s'épuisait pas, et se trouvait correspondre à mon désir le plus profond.

Il y avait un centre d'art, à Nice, sur les hauteurs de la ville, qui était aussi une école d'art. Des artistes reconnus aujourd'hui, Philippe Ramette, Michel Blazy, faisaient partie des élèves. Le directeur, Christian Bernard, exposait un artiste que tout le monde admire aujourd'hui, Felix Gonzalez-Torres, Xavier Veilhan dont on voit les sculptures en métal aux pans coupés dans les capitales du monde entier, Dominique Gonzalez-Foerster et Philippe Parreno, qui ont exposé l'année dernière à la Bourse de Commerce.

Il y avait plusieurs galeries d'art contemporain, Air de Paris, qui existe toujours, Latitude, qui n'existe plus. Et beaucoup d'autres. C'étaient des petites enclaves où la sociabilité tranchait sur l'image de Nice ville de touristes et de retraités. La figure de Ben était encore très présente dans les esprits. Un peintre que j'ai rencontré à ce moment-là, Denis Castellás, m'a offert deux dessins, que j'ai en ce moment sous les yeux.

Le dernier emploi que j'ai occupé était un remplacement d'été à la Fnac au rayon poche. Mon travail consistait dans le réassort des livres que je prenais dans la réserve pour les installer sur les étagères. Le responsable du rayon littérature est devenu un ami. Il a lu mon manuscrit. Et m'a fait une liste d'éditeurs.

Je lui ai parlé de sentiment d'isolement. Il m'a mise en relation avec une fille de mon âge qui s'appelait Angelica et qui écrivait. J'ai fait sa connaissance à la terrasse d'un café qui se trouvait au bas d'un immeuble niçois, tout au bout du cours Saleya, c'était bien avant le rachat du lieu par la chaîne Big Mamma, et l'adaptation aux codes de l'enseigne par l'armature en plastique rouge qui la caractérise. On était sur des chaises en osier, à l'ombre d'un parasol, j'ai dit :

– Ça t'arrive, à toi, d'avoir des doutes sur ce que tu écris ?

– Non, pourquoi, toi, tu en as ?

– Oh oui ! C'est tellement dur d'envoyer des manuscrits et d'avoir des réponses négatives. Toi, ça ne t'affecte pas ?

– Pas du tout.

– Comment tu fais ?

– Tu sais, dans la littérature, il y a des piliers, Kafka, Gombrowicz, Proust... Moi je sais que j'en suis un, donc je n'ai aucune raison d'avoir des doutes, je sais ce que je fais. Je connais ma place dans la littérature.

Quand Claude est rentré à la maison le soir, je pleurais.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Je suis pas à la hauteur. C'est pas par hasard si je manque de confiance en moi. Sinon j'aurais aucune raison d'avoir des doutes. Il faut que tu arrêtes de m'encourager. S'il te plaît. Arrête. Ça me met en danger. Il faut vraiment que j'arrête d'envoyer des manuscrits. Aide-moi. S'il te plaît. J'en peux plus. Arrête de m'encourager. Ça m'entretient dans une illusion, et ça me fait du mal.

J'ai été publiée quelques années plus tard. Pendant dix ans les ventes de mes livres sont restées faibles. La question qui se posait à moi était : Vivre de mon écriture.

Je répondais à des commandes. Je faisais des demandes de bourses et de résidences. Un ami a vu une annonce que Sophie Calle avait passée disant qu'elle recherchait un écrivain pour un projet. J'y ai répondu. J'ai envoyé une pièce de théâtre à Gérard Desarthe après l'avoir vu jouer *Hamlet*, dans le spectacle de Chéreau qui était passé sur Arte. J'ai posé trois fois de suite ma candidature à la Villa Médicis. La troisième fois j'ai franchi le cap de la sélection sur dossier. J'étais convoquée à l'oral. On était cinq candidats pour quatre places d'écrivain. J'ai été recalée. Un metteur en scène m'a proposé d'écrire un spectacle à Marseille avec deux autres écrivaines. Je me revois en larmes sur le quai de la gare de Nice, parce que pour la première fois je quittais Léonore qui avait cinq mois, et que Claude tenait dans ses bras. J'ai appris que le ministère des Affaires étrangères allouait des bourses à des écrivains. J'ai envoyé un projet, qui a été retenu.

On a passé six mois en Italie avec Léonore qui avait un an. Puis on s'est installés à Montpellier où Claude avait obtenu un poste à l'université, et où on a vécu jusqu'à notre séparation.

Après, le premier livre que j'ai écrit a été *L'Inceste*. J'ai été invitée pour la première fois dans une importante émission littéraire. Le livre s'est vendu beaucoup plus que les précédents. Le suivant a baissé. Je suis allée vivre à Paris ne sachant pas si j'allais rester ou retourner à Montpellier. Je louais un deux-pièces à Pigalle le temps de prendre ma décision.

Je descendais l'escalier du Café de Flore, qui était encore un café d'habitués, d'un certain type, mais d'habitués quand même... on y croisait Yann Andréa, Charlotte Rampling, Sonia Rykiel, Pierre Bergé, Luc Bondy... quand Sophie Calle s'est approchée, et présentée, en s'excusant de ne pas avoir donné suite à ma lettre en réponse à l'annonce qu'elle avait passée quand elle cherchait un écrivain pour un projet, mais qu'il fallait que ce soit un homme, et qu'elle avait pris Paul Auster. J'ai mis un temps avant de comprendre de quoi elle parlait. J'avais fait tellement de recherches dans tous les sens pour essayer de travailler, connaître, écrire, pour avoir des commandes, vivre de mon écriture...

Je venais de passer à la télévision, mais je ne m'attendais pas à être abordée dans un café, encore moins par une artiste de la stature de Sophie Calle. Même si le rappel de sa non-réponse à ma lettre de candidature rétablissait le rapport de force.

Elle m'a demandé mon numéro de téléphone, et m'a appelée peu de temps après.

Pendant quelques années, par son intermédiaire, j'ai côtoyé des peintres, des sculpteurs, des galeristes. Ce qu'on appelle « le monde de l'art ». Les vernissages. Les dîners de la FIAC. Les visites privées dans les musées le jour de la fermeture.

Là, je débarque. J'ai quarante ans. Je commence tout juste à gagner ma vie. Je ne sais pas si ça va durer. Je suis séparée de Claude depuis trois ans, et inquiète pour ma vie amoureuse. Je me dis que la vie sociale que m'apporte Sophie multipliera les rencontres. Elle-même est dans une phase de recherche sur ce plan-là, et en déploie la logique :

– J'ai tout le reste... De l'argent, j'en ai. Du succès, j'en ai. Des amis, j'en ai. Une maison, j'en ai une. J'en ai même deux, si je compte mon cabanon en Camargue. J'ai pas de mec. C'est con. Il y a que ça qui manque.

Elle sortait beaucoup et aimait être entourée. Elle m'a présentée à son cercle intime. Quelqu'un a dit :

– C'est ta nouvelle meilleure amie ?

Il y avait un turn-over. J'étais la dernière arrivée. Le noyau comprenait des artistes, des architectes, des journalistes, quelques écrivains.

Elle habitait une grande maison avec un jardin en proche banlieue. Annette Messenger et Christian Boltanski étaient ses voisins. Ses meilleurs amis étaient Jean-Michel Othoniel, Johan Creten et Bernard Frize. Jean-Michel n'était pas encore chez Perrotin, mais il avait déjà fait la station de métro Palais-Royal. Johan préparait une exposition au Louvre, la céramique, le matériau qu'il utilisait, n'était pas à la mode comme il l'est devenu ensuite. Bernard Frize marchait déjà très bien.

#### DE LA MÊME AUTRICE

*Vu du ciel*, Gallimard, 1990 ; Folio, 2000.

*Not to be*, Gallimard, 1991 ; Folio, 2000.

*Léonore, toujours*, Gallimard, 1994 ; Fayard, 1997 ; Pocket, 2001 ; Seuil, 2010.

*Interview*, Fayard, 1995 ; Pocket, 1997.

*Les Autres*, Fayard, 1997 ; Pocket, 2000 ; Stock, 2001.

*L'Usage de la vie*, incluant *Corps plongés dans un liquide*, *Même si*, *Nouvelle vague*, Fayard, 1998.

*Sujet Angot*, Fayard, 1998 ; Pocket, 2000.

*L'Inceste*, Stock, 1999, 2001 ; Le Livre de Poche, 2007, 2013.

*Quitter la ville*, Stock, 2000 ; Le Livre de Poche, 2002.

*Normalement* suivi de *La Peur du lendemain*, Stock, 2001 ; Le Livre de Poche, 2003.

*Pourquoi le Brésil ?*, Stock, 2002 ; Le Livre de Poche, 2005.

*Peau d'âne*, Stock, 2003 ; Le Livre de Poche, 2005.

*Une partie du cœur*, Stock, 2004 ; Le Livre de Poche, 2006.

*Les Désaxés*, Stock, 2004 ; Le Livre de Poche, 2006.

*Rendez-vous*, Flammarion, 2006 ; Folio, 2008.

*Othoniel*, Flammarion, 2006.

*Le Marché des amants*, Seuil, 2008 ; Points, 2009.

*Les Petits*, Flammarion, 2011 ; J'ai lu, 2012.

*Une semaine de vacances*, Flammarion, 2012 ; J'ai lu, 2013.

*La Petite Foule*, Flammarion, 2014.

*Un amour impossible*, Flammarion, 2015 ; J'ai lu, 2016.

*Un tournant de la vie*, Flammarion, 2018 ; J'ai lu, 2021.

*Le Voyage dans l'Est*, Flammarion, 2021 ; J'ai lu, 2022.